

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**LE JARDIN
SECRET**

FRANCES HODGSON BURNETT

LE JARDIN SECRET

Roman

Traduction
de Jacob Ruchier



VOIR DE PRÈS

Édition originale : *The Secret Garden*,
1910, The Phillips Publishing Co.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition et traduction.

ISBN 978-2-37828-462-6

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

CHAPITRE I

IL NE RESTE PERSONNE

Quand Mary Lennox arriva au manoir de Misselthwaite pour vivre chez son oncle, tout le monde s'accorda pour dire qu'elle était la plus vilaine petite fille qu'on avait jamais vue. C'était une enfant chétive, avec des cheveux d'un blond filasse et une expression maussade en permanence ; son visage était d'une pâleur effrayante, car ayant grandi aux Indes, elle avait toujours été plus ou moins souffreteuse. Son père, bien que souvent malade, occupait un poste important auprès du gouvernement anglais des Indes, et donc était très pris par son travail. Sa mère, d'une grande beauté, courait les fêtes et ne songeait qu'à s'amuser.

Elle n'avait jamais désiré d'enfant, et, à la naissance de Mary, elle l'avait confiée aux soins d'une *Ayah*, faisant comprendre

à celle-ci que pour plaire à la *Mem Sahib*, il fallait que l'enfant soit hors de sa vue le plus possible.

Et c'est ainsi que l'on tint à l'écart le vilain petit bébé malingre et morveux, puis la fillette grincheuse, chétive et pleurnicharde.

Elle n'avait d'autres souvenirs que les visages à la peau cuivrée de son Ayah et des autres domestiques. Tous faisaient toujours ses quatre volontés de peur que la Mem Sahib ne se plaignît d'être dérangée. C'est ainsi qu'à l'âge de six ans, elle était la personne la plus tyrannique et la plus égoïste qu'on eût jamais vue. La jeune gouvernante anglaise qui vint lui enseigner à lire et à écrire la trouva si insupportable qu'elle s'en alla au bout de trois mois. Lorsque d'autres institutrices vinrent lui succéder, elles partirent encore plus vite que la première. De sorte que, si Mary n'avait pas eu le goût des livres, elle n'aurait jamais appris l'alphabet.

Elle allait sur ses dix ans quand son petit monde fut à jamais bouleversé ! Par une ma-

tinée horriblement chaude, elle se réveilla de très mauvaise humeur ; cela empira quand elle vit que la servante à son chevet n'était pas son Ayah.

– Que fais-tu là ? dit-elle à l'inconnue. Va-t'en ! Je veux mon Ayah.

La servante était effarée mais elle ne broncha pas ; finalement, elle balbutia que l'AYah ne pouvait pas venir et, comme Mary se mit en colère jusqu'à lui donner des coups de pied, elle parut encore plus effrayée. Mais elle se contenta de répéter que l'AYah ne pouvait pas venir.

Il y avait du mystère dans l'air ce matin-là. Rien ne se passait comme d'habitude : la plupart des domestiques manquaient, et les autres passaient furtivement, en hâte, avec des visages livides, épouvantés. Personne ne voulait lui parler et son Ayah ne venait toujours pas. Chose inouïe, au cours de la matinée, on la laissa complètement seule. Elle fit quelques pas dans le jardin, s'assit sous un arbre près de la véranda et commença à faire

un parterre de fleurs, enfonçant de grandes fleurs d'hibiscus écarlates dans de petites mottes de terre. Pourtant, tout en jouant, elle s'énervait et préparait ses injures pour accueillir son Ayah quand elle reviendrait.

Cochonne, fille de pourceau, murmurait-elle. La pire de ses insultes. Elle grinçait des dents, répétait en boucle ces injures, quand elle vit sa mère sortir de la véranda avec un jeune homme blond. Ils avaient un air étrange et parlaient à voix basse. Mary avait déjà vu ce jeune homme aux allures d'adolescent ; un tout jeune officier fraîchement débarqué d'Angleterre. La petite le regarda un court moment, puis fixa intensément sa mère. Elle la voyait si rarement ! La Mem Sahib, comme elle l'appelait le plus souvent, était grande, svelte et belle et elle portait des vêtements si élégants. Ses cheveux semblaient de soie bouclée, elle avait un petit nez froncé et dédaigneux et de grands yeux brillants et rieurs. Ce jour-là, ses vêtements étaient si légers qu'elle paraissait flot-

ter. Mary se disait qu'ils étaient de dentelle. Mais ce matin-là, ses yeux étaient sombres. Ils semblaient comme exorbités, effrayés et paraissaient implorer le jeune officier blond.

– Est-ce vraiment si terrible ? disait-elle.

– Terrible, répondait le jeune homme d'une voix tremblante. C'est terrible, madame Lennox. Vous auriez dû partir pour la montagne il y a trois semaines.

La Mem Sahib se tordait les mains.

– Oh ! je le savais ! Je m'en doutais ! cria-t-elle, mais je voulais tellement assister à ce stupide dîner. Quelle folie !

Au même moment, des gémissements provenant des cabanes des domestiques les saisirent ; des gémissements si terribles qu'elle agrippa instinctivement le bras du jeune homme. Mary, cachée derrière son arbre, frissonna des pieds à la tête. Les lamentations redoublèrent.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? dit Mme Lennox, haletante.

– Quelqu'un est mort, répondit le jeune

officier. Un domestique ! Ils sont atteints eux aussi et vous ne me l'avez pas dit !

— Je ne le savais pas, voyons ! s'écria la Mem Sahib. Venez avec moi, venez !

Ils regagnèrent en hâte l'intérieur du bungalow.

Bien des choses effroyables se passèrent ensuite, et le mystère de la matinée fut éclairci pour Mary. Le choléra venait d'éclater sous sa forme la plus foudroyante et les gens tombaient comme des mouches. Son Ayah venait de mourir et c'était elle qu'on pleurait.

Trois domestiques moururent ensuite et ceux qui le pouvaient s'enfuirent, terrorisés. C'était la panique ! Au milieu du désordre et de l'effarement, Mary se cacha dans la nursery et tout le monde l'oublia. Personne ne se souciait d'elle et elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle passa son temps à pleurer et à dormir. Tout ce qu'elle savait, c'est que les gens étaient malades, qu'on entendait des bruits mystérieux et angoissants.

Affamée, elle se glissa dans la salle à manger, la trouva vide mais avec des restes de repas sur la table. Chaises et assiettes paraissaient avoir été repoussées à la hâte comme si les invités s'étaient levés subitement, pour une raison inconnue mais impérieuse. L'enfant mangea des fruits, des biscuits secs, puis elle but goulûment un verre de vin presque plein. Ce vin était doux et sucré et elle ne se rendit pas compte qu'il était fort. Prise d'un sommeil irrésistible, elle retourna à la nursery, s'y enferma à nouveau, épouvantée par les cris et les pleurs qu'elle entendait. Elle peinait à garder les yeux ouverts : elle s'étendit sur son lit et sombra dans un sommeil profond. Beaucoup de choses se produisirent pendant son lourd sommeil, mais elle ne fut réveillée ni par les gémissements ni par l'incessant va-et-vient des gens dans le bungalow.

Quand elle revint à elle, elle resta un long moment immobile, à regarder fixement le plafond. La maison était maintenant silen-

cieuse, comme jamais. Elle n'entendait nulle voix, nul bruit de pas et se demanda si tout le monde était guéri et si tous ses malheurs étaient finis. Elle se demanda aussi qui prendrait soin d'elle à présent que son Ayah était morte. Elle ne pleura pas en apprenant sa mort car elle n'était pas une enfant affectueuse et ne s'était jamais souciée des autres. Une nouvelle servante s'occupera d'elle, et peut-être qu'elle connaîtra de nouvelles histoires. Le bruit, les va-et-vient, les pleurs et les lamentations l'avaient effrayée, et si elle s'était mise en colère c'est parce que tout le monde avait oublié son existence. Ils étaient tous trop terrifiés pour se souvenir d'une petite fille que personne n'aimait. Et puis avec le choléra, les gens ne pensaient plus qu'à eux. Mais maintenant, si tout le monde est guéri, sûrement quelqu'un viendra la chercher.

Personne ne vint, et, tandis qu'elle restait là couchée, à attendre, la maison devint de plus en plus silencieuse. Elle entendit un

léger bruissement sur la natte, et, regardant le sol, elle vit un petit serpent qui rampait en la fixant. Elle n'eut pas peur, sachant que c'était une bestiole inoffensive qui semblait d'ailleurs pressée de quitter la chambre.

Comme tout est étrange et tranquille ! pensa-t-elle. *On dirait que dans tout le bungalow il n'y a que moi et ce serpent.*

Presque en même temps, elle entendit du bruit dans la véranda. Des pas d'hommes. Ils entrèrent dans le bungalow, parlant à voix basse. Personne n'alla les accueillir ou parler avec eux et il sembla à Mary qu'ils ouvraient des portes comme s'ils inspectaient chaque pièce.

— Quel malheur ! dit une voix. Une si belle femme ! Je pense que l'enfant aussi... car il y avait une enfant, paraît-il, mais personne ne l'a vue.

Mary avait faim et se sentait indignement négligée ; elle était debout au milieu de la nursery, la mine boudeuse, fronçant les sourcils, quand ils ouvrirent la porte quelques

instants plus tard. La première personne qui entra était un officier qu'elle avait vu avec son père. Il avait l'air fatigué et triste, mais, quand il l'aperçut, il en fut si saisi qu'il fit presque un bond en arrière.

– Barney ! cria-t-il, une enfant ! une enfant seule dans un pareil endroit ! Miséricorde ! qui est-elle ?

Mary le fixa d'un air méprisant. Quel grossier personnage ! Elle trouvait ce monsieur très impoli d'appeler le bungalow de son père *un pareil endroit* ! Et puis entrer chez les gens sans frapper !

– Je suis Mary Lennox, dit la petite fille, se redressant de toute sa hauteur. Je me suis endormie quand tout le monde a eu le choléra, et je viens de me réveiller. Pourquoi on ne vient pas me chercher ?

– C'est l'enfant que personne n'a vue, s'écria l'officier en se tournant vers son compagnon. C'est incroyable, on l'a oubliée !

– Et pourquoi on m'a oubliée ? dit Mary